

FROST, Stanley Brice, *McGill University. For the Advancement of Learning. Volume I: 1801-1895*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1980. 313 p. \$25.00.

Marcel Lajeunesse

Volume 35, Number 2, septembre 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303959ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303959ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lajeunesse, M. (1981). Review of [FROST, Stanley Brice, *McGill University. For the Advancement of Learning. Volume I: 1801-1895*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1980. 313 p. \$25.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(2), 275–278. <https://doi.org/10.7202/303959ar>

FROST, Stanley Brice. *McGill University. For the Advancement of Learning*. Volume I: 1801-1895. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1980. 313 p. \$25.00

Si l'on excepte le livre de Cyrus MacMillan, *McGill and its Story* (London, 1921) et le recueil d'Hugh MacLennan, *McGill, The Story of a University* (London, 1960), ce volume est la première histoire formelle de l'Université McGill. Son auteur, S.B. Frost, professeur de théologie (Ancien Testament), fut doyen de sa faculté en 1957, doyen des études supérieures en 1963, vice-principal à l'administration en 1970; nommé

directeur du *History of McGill Project* en 1974, il nous livre le premier volume d'une oeuvre qui en contiendra deux.

Il y a véritablement deux parties dans cet ouvrage. Les chapitres 1 à 7 nous expliquent les difficiles débuts de *McGill College*, tandis que les chapitres 8 à 12 relatent le développement considérable de *McGill University*. Deux personnages principaux émergent également de chacune des parties: le marchand James McGill pour la première et le principal John William Dawson pour la deuxième.

James McGill fait du commerce dès son arrivée à Montréal en 1766. Son commerce prend une nouvelle ampleur avec la Guerre de l'indépendance américaine à cause de l'approvisionnement des postes de l'armée britannique. Propriétaire terrien, citoyen éminent de Montréal, il est député de Montréal-Ouest de 1792 à 1796 et de 1800 à 1808, major, puis colonel de milice, juge de paix, membre du Conseil exécutif de la Province de Québec. Protestant, il épouse une catholique, soeur du sulpicien Jean-André-Guillaume Guillemain. Dans son tableau du Montréal de la fin du XVIIIe siècle, l'auteur a de belles pages sur les marchands de fourrures, d'origine écossaise, qui y ont réussi: Simon McTavish, Alexander MacKenzie, Joseph Frobisher.

James McGill s'est intéressé au projet d'université du juge Smith en 1787-1789. Il a vu, en 1801, suite à l'influence et aux efforts de l'évêque anglican Jacob Mountain, l'établissement de la *Royal Institution for the Advancement of Learning*, c'est-à-dire la mise en place d'un embryon d'un système scolaire public. À son décès, en décembre 1813, à l'âge de 69 ans, McGill lègue son domaine de Burnside (46 acres) à la *Royal Institution* pour la construction d'un collège-université. Il fait également un legs de dix mille livres sterling pour doter l'établissement, une fois construit. Un délai de dix ans était accordé pour cette construction.

Les lenteurs et les difficultés furent nombreuses dans l'établissement de McGill College. Le conseil chargé du projet ne fut mis en place qu'en 1818. L'héritier de McGill, né d'un premier mariage de sa femme, Francis Desrivières, fit procès sur procès et le mena jusqu'au Conseil privé de Londres où il fut débouté, mais il empêcha la *Royal Institution* de disposer de Burnside jusqu'en 1829. La première charte de McGill, en 1821, n'établissait qu'une simple structure. Et à l'inauguration officielle, en juin 1829, McGill, établi à Burnside, n'était qu'une vieille maison de ferme détériorée, isolée aux limites de la ville, et ne comptait que cinq «paper professors».

Sous le principalat (1829-1835) du futur évêque anglican à Montréal, G. J. Mountain, l'affiliation de la *Montreal Medical Institution* en 1832 et des quatre médecins chargés de la formation des étudiants fut la seule véritable activité d'enseignement de *McGill College*. Inutile de dire qu'en 1835, lorsque John Bethune devint principal, *McGill College* avait mauvaise réputation et apparaissait assez moribond. Avec la loi des écoles des syndics (1829), il ne reste plus grand-chose de la mission de la *Royal Institution for the Advancement of Learning*, si ce n'est l'administration du legs McGill. Le principalat de Bethune, après les procès Desrivières, fut

marqué par les querelles à l'intérieur de cette structure bicéphale entre les gouverneurs montréalais de McGill et les administrateurs de la *Royal Institution* qui vivaient dans la capitale, à Québec. De plus, une mésentente profonde séparait les Anglicans, dont Bethune, qui voulaient faire de McGill un collège anglican, et les autres dénominations protestantes qui souhaitaient une formule plus simple et plus accueillante.

L'ensemble de *McGill College* est inauguré en 1843 et les pouvoirs de la *Royal Institution* sont modifiés en 1845 à l'avantage des Montréalais: la fusion entre les gouverneurs de McGill et les administrateurs de la *Royal Institution* est amorcée. Dans ces années d'interrègne que constituent les années 1846-1855, un groupe d'hommes d'affaires (James Ferrier, Peter McGill, Robert Armour, Hew Ramsay, David Davidson) de même que les juristes Charles Dewey Day et Christopher Dunkin mettent de l'ordre dans la gestion de McGill. Ils inaugurent le conseil de gouverneurs de cette institution. Mentionnons les longs et loyaux services du juge Day, président de la *Royal Institution* à partir de 1852, avec le titre de chancelier de 1864 jusqu'en 1883, ayant été aussi principal par intérim de 1853 à 1855; et de James Ferrier, gouverneur de 1847 à 1888. Par la nouvelle charte de 1852, les membres du conseil de la *Royal Institution* deviennent gouverneurs de McGill, et par les Statuts de 1854, McGill était défini comme un collège protestant, et non plus anglican.

À la suggestion de Sir Edmund Head, un jeune géologue de 35 ans de Pictou, Nouvelle-Écosse, John William Dawson, était nommé principal en 1855. Il devait occuper cette fonction jusqu'en 1893. Les gouverneurs de McGill auraient tellement voulu nommer un universitaire britannique d'Oxford, de Cambridge ou d'Édimbourg. En 1855, la réputation de McGill était faible; c'était «a classic instance of an isolated community living together in close quarters amid constant friction» (p. 117). Cette communauté ne comprenait que 70 étudiants et 20 professeurs, dont un seul ne se consacrait qu'à l'enseignement à McGill.

Avec ce scientifique anti-darwinien et ce grand éducateur, ancien surintendant de l'Éducation en Nouvelle-Écosse, qu'était Dawson, McGill tourne le dos au modèle Oxbridge pour adopter la formule de l'enseignement des sciences appliquées, de l'enseignement professionnel. Après la médecine, ce fut la fondation de l'École Normale en 1857.

Dawson eut le génie de susciter la philanthropie des riches familles anglophones de Montréal. La famille Molson commença ses premiers dons à McGill en 1860 (Molson Hall); Peter Redpath, Thomas Workman, Donald A. Smith (Lord Strathcona) et William MacDonald firent des dons princiers pour la création de chaires, principalement scientifiques, la construction d'immeubles et l'enrichissement des musées, des laboratoires et des bibliothèques. Le développement de McGill fut fulgurant après 1860, surtout au cours du dernier quart du XIXe siècle. Ce développement était l'oeuvre de la riche bourgeoisie d'affaires anglophone de Montréal, dont l'influence était énorme à l'Université.

À la fin du XIXe siècle, McGill s'impose dans le monde anglo-saxon (États-Unis et Royaume-Uni) par la qualité de la formation dispensée en

sciences et en médecine, par le rayonnement de ses professeurs: John Clark Murray en philosophie, H.M. Tory en mathématiques, C.H. McLeod en météorologie, John Cox en physique, Bernard J. Harrington et Henry Bovey en génie, William Osler en médecine, Dawson lui-même en géologie, etc. L'auteur a raison d'affirmer que «James McGill founded a college and John William Dawson made of it a university (p. 296)».

Le Montréal francophone est à peu près inexistant dans ce volume, si ce n'est du juge Vallières de Saint-Réal qui siégea au conseil de la *Royal Institution* dans la décennie 1840, en tant que juge en chef de Montréal, des professeurs de droit Doutre et Laflamme, et de l'École de médecine qui servait, avant 1845, une clientèle plus vaste que la seule communauté anglo-saxonne. Nous apprenons peu de choses sur les étudiants, excepté les problèmes liés à l'éducation des femmes à l'Université à la fin du XIXe siècle («Montreal was not a good breeding ground for progressive movement», p. 252) et l'impression que les étudiants de McGill vivaient au moins dans l'aisance procurée par leurs pères qui avaient réussi comme hommes de profession, marchands ou commerçants.

Cet ouvrage est une contribution majeure à l'histoire de l'enseignement supérieur au Québec. À quand le pendant de cet ouvrage pour l'Université de Montréal et l'Université Laval?

*École de bibliothéconomie
Université de Montréal*

MARCEL LAJEUNESSE